



A-FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

FEUILLETON du 'CANARD'

Voyages très extraordinaires

DE Saturnin Farandoul

Dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne.

DEUXIÈME PARTIE

LES DEUX AMÉRIQUES

Le tour du monde en plus de quatre-vingts jours.

— Bah ! j'en ai vu bien d'autres, murmura le jeune homme quand il fut seul.

Le Bison-Rouge était un homme vindicatif et cruel ; il ne voulait pas attaquer franchement Farandoul, pour ne pas compromettre sa dignité maritale en mettant sa femme en cause, mais il chercha par tous les moyens à susciter, des embarras à notre héros.

Celui-ci fut, quelques jours après, appelé à la hutte du conseil, où tous les chefs se trouvaient réunis.

Le sachem l'Aigle des montagnes prit la parole :

— Notre frère blanc Œil-de-Feu, dit-il, possède un grand talent, mais sa barbe n'est pas encore blanche, les années n'ont pas refroidi sa tête, est-ce la vérité ?

— L'Aigle des montagnes est un grand chef, sa langue n'est pas fourchue il a dit la vérité.

— Œil-de-Feu a peint de belles choses sur les poitrines des guerriers rouges, mais sur celles des squaws des guerriers, il peint des choses difficiles à comprendre, l'Œil-de-Feu aurait-il le pinocau fourchu ? Le poil blanc des vieillards s'est hérissé sur leurs têtes ; les chefs demandent à l'Œil-de-Feu de leur expliquer à l'avenir le sens de ses peintures avant de les terminer.

— Œil-de-Feu est indigné de voir suspecter la bonne foi de son pinocau par ses frères rouges ! il refusa toute explication !

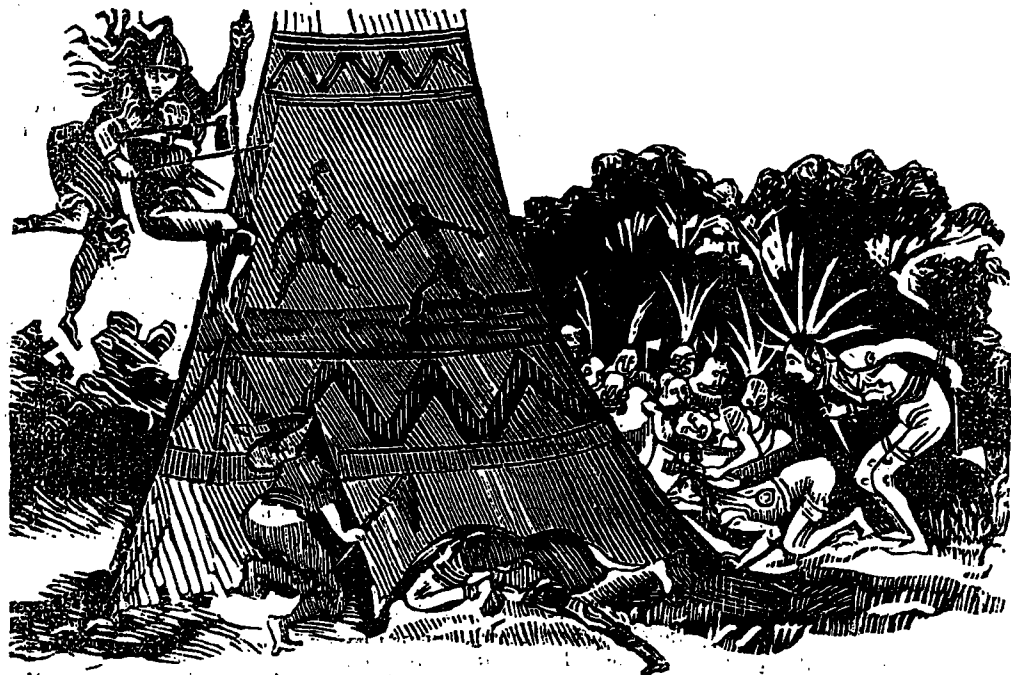
Et sur ses paroles imprudentes, Farandoul quitta la hutte du conseil.

— Me soumettre à une censure, s'écriait-il, jamais ! Les menées de Bison-Rouge avaient en partie aliéné à Farandoul l'amitié de la population. Notre héros en eut bientôt une nouvelle preuve. Deux Indiens se présentèrent chez lui avec leurs femmes.

— Œil-de-Feu a le pinocau fourchu ! dit le premier ; voudrait-il m'expliquer ce qu'il a peint sur la poitrine de la squaw de Cheval-qui-vole ?

— Et sur la squaw de Rat-Musqué s'écria le second ; l'Œil-de-Feu a voulu profiter de l'esprit droit et simple de ses amis apaches pour les tromper ! Que veut dire cela ? Farandoul éclata de rire.

Les terribles peintures qui oroi-



LA FUIITE.

taient tant l'esprit soupçonneux des Indiens étaient un portrait de singe et un moulin à vent.

— Hugh ! exclamèrent les Indiens l'Œil-de-Feu est gai ! il se moque des guerriers rouges, mais les guerriers rouges ont des tomahawks !

— L'Œil-de-Feu aussi s'écria Farandoul ; allez assez de menaces !

Les Peaux-Rouges gesticulaient sur le seuil de la hutte ; d'autres Apaches accouraient. Bison-Rouge était de ceux-là ; il avait vu de loin la querelle et venait pour l'aggraver.

— Les guerriers rouges ont raison, dit-il en regardant le groupe, l'Œil-de-Feu est un traître ! Qu'il prenne garde de ne pas retourner au poteau de la guerre... cette fois il y perdrait son scalp !

— Viens donc le chercher ! dit Farandoul en posant la main sur son tomahawk.

Déjà Bison-Rouge lui avait lancé le sien sur la tête. Si Farandoul ne s'était pas jeté de côté, il lui fendait le crâne ; le cercle s'élargit, les femmes et les enfants se sauvèrent, car les guerriers avaient tous tiré leurs armes.

Farandoul, debout et menaçant, attendait l'attaque.

Le chef, l'Aigle des Montagnes accourait en toute hâte.

— Est-ce ainsi que l'Œil-de-Feu reconnaît l'hospitalité de la tribu ? dit-il, il a blessé un de nos guerriers.

— Le Bison-Rouge m'a attaqué ! Il y eut entre les Apaches un long conciliabule, à la suite duquel ils se retirèrent en lançant des regards menaçants à leur ancien ami. Farandoul, resté seul, rentra dans son

wigwam, sans dissimuler qu'il courait un grand danger. Il chargea son fusil de poudre et de plomb, et la hache à la ceinture, il attendit les événements. Toute la tribu était en rumeur, on délibérait, on discutait, un certain vide s'était fait autour du wigwam que surveillaient de loin quelques guerriers.

— Et la Lune qui se lève, que devient-elle ? se demandait notre ami avec inquiétude.

La nuit vint. Farandoul voyait toujours les Apaches en rumeur réunis près de la hutte du conseil. Un léger bruit derrière lui le tira de ses réflexions. La Lune qui se lève était dans la hutte ; elle avait pratiqué avec son couteau une ouverture dans la cloison de peaux et se tenait debout devant Farandoul.

— Vite ! dit elle, les guerriers rouges ont résolu de tuer Œil-de-Feu ; le chef essaye de les retenir, mais il ne le pourra plus longtemps ; la Lune qui se lève a conduit doucement un cheval à l'ouverture de la forêt, il faut fuir avec elle !

— Partons ! dit Farandoul, en chanté de la tournure que prenait l'affaire.

La hutte était cernée, déjà les Apaches s'en approchaient en rampant. Farandoul se souvint de la gymnastique apprise jadis à l'école des singes ; en un clin d'œil, avec la Lune qui se lève sur le dos, il se hissa jusqu'au sommet du wigwam ouvert pour laisser passer la fumée, et glissa sans bruit dans les broussailles au moment où les Indiens envahissaient la hutte.

La nuit était sombre ; les deux

fugitifs atteignirent, sans être aperçus, la lisière du bois. Ils étaient arrivés au cheval, lorsqu'un grand cri leur apprit que leur fuite était découverte.

— En route ! s'écria Farandoul, et sautant vivement en selle, il mit la Lune qui se lève en travers devant lui.

— Nous avons au moins deux heures d'avance ! dit-il à la Lune qui se lève, les Apaches ne trouveront pas facilement notre piste dans cette obscurité !

Aux premières lueurs du matin, les fugitifs rencontrèrent une rivière au cours rapide ; comme le cheval n'en pouvait plus, Farandoul jugea prudent de l'abandonner ; avec sa hache il abattit quelques petits arbres et construisit un radeau qu'il lia avec les cordes formant le harnachement de sa monture.

En une heure il fut terminé et mis à l'eau. La Lune qui se lève s'assit à l'arrière, et Farandoul, debout à l'avant, se mit à pagayer pour activer sa marche.

La rivière coulait profonde et rapide, tantôt encaissée entre deux rives escarpées et tantôt large comme un fleuve au milieu de sombres forêts.

On fit ainsi une quinzaine de lieues en huit heures. La Lune qui se lève apprit à Saturnin que cette rivière, appelée le Colorado, était coupée plus loin par de dangereux rapides ; les fugitifs résolurent d'aborder et de ne reprendre leur voyage que le lendemain au point du jour, pour ne pas risquer de faire naufrage en pleine nuit.

Le radeau fut soigneusement caché dans les roseaux et Farandoul chercha un endroit abrité pour camper ; cela n'était pas facile à trouver. A la fin il découvrit un grand arbre creux dans l'intérieur duquel on serait en sûreté. L'entrée se trouvait à cinq ou six mètres du sol ; Farandoul y grimpa et améliora avec sa hache cet abri assez peu confortable ; cela fait, il aida la Lune-qui-se-lève à s'y installer pour la nuit.

Étrange situation ! un tête-à-tête dans l'intérieur d'un arbre ! La prévoyante Lune-qui-se-lève avait, par bonheur, emporté un peu de pemmican ; on fit un repas frugal, et comme on était harassé de fatigue, on s'endormit bien vite.

Vers le milieu de la nuit, Farandoul fut réveillé en sursaut par des grognements partis d'en bas, dans l'intérieur de l'arbre. Un remue ménage inquiétant se faisait au-dessous d'eux l'arbre était habité !

— Attention ! dit Farandoul en réveillant sa compagne, nous avons des ours pour voisins.

La Lune-qui-se-lève n'en demanda pas davantage, sortit de la cavité et s'assit sur les branches. Farandoul, le fusil à la main, sortit à reculons. Les grognements augmentaient, l'ours montait. Farandoul à cheval sur une maîtresse branche, attendait le doigt sur la détente. La tête d'un ours se montra, c'était une énorme bête, un grizzly des montagnes Rocheuses, animal désagréable en tout temps, mais féroce quand il est dérangé.

L'ours montait toujours. Sa gueule ouverte laissait échapper d'épouvantables rugissements. Rapide comme l'éclair, Farandoul poussa le canon de son fusil dans cette gueule et fit feu.

L'ours foudroyé tomba en arrière, d'autres hurlements s'élevèrent dans l'arbre. Farandoul n'eut que le temps de recharger son arme et de recommencer la même manœuvre.

La femelle de l'ours dégingola aussitôt.

La Lune-qui-se-lève avait froid. Farandoul employa le reste de la nuit à retirer leurs cadavres de l'arbre pour se fabriquer des couvertures avec les dépouilles des ours. Un petit ourson restait, la Lune-qui-se-lève obtint la grâce de l'orphelin.

Ce travail était à peine terminé, au petit jour, que la Lune-qui-se-lève toujours à cheval sur son arbre, poussa un cri d'alarme. Un Apache venait de se montrer à 200 mètres de l'arbre. L'Indien avait aperçu les deux fugitifs et retournait en courant prévenir ses camarades ; une balle de Farandoul l'étendit à terre.

— Cours chercher son fusil, dit l'Indienne, la Lune-qui-se-lève sait s'en servir.

Farandoul courut dépouiller l'Apache.

— Et maintenant, dit-il, les autres vont être bientôt sur notre dos, il s'agit de leur brûler la politesse. Une idée ! Endossons nos peaux d'ours et tâchons de passer pour des grizlys.

En cinq minutes les deux fugitifs furent transformés, à quioze pas l'il-